

# introduction

**I**l y a bien des manières, pour une langue, de se trouver hors de son pays ou de son paysage social habituels. Les migrations, les exils, les diasporas, les colonisations, les guerres, les occupations, les trafics et séjours en tous genres, la font sortir et la mettent au contact d'autres réalités à nommer, d'autres langues installées ou de passage elles aussi.

Est-elle la première à se métisser ou à s'effacer, ou bien, à l'inverse, sert-elle d'ultime réceptacle à une identité fragilisée par le déplacement, cette langue que l'on dit un peu vite «maternelle»? S'use-t-elle ou s'enrichit-elle de la même manière lorsque ses locuteurs sont en position de force, arrivés non pas en exilés, mais en maîtres? Les aléas du politique n'épuisent nullement les figures du dépaysement: diplomates et commerçants ont besoin d'une *lingua franca* ou d'un *pidgin* dont on se souvient qu'il s'agit du mot *business* prononcé par les Chinois, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Toutes les questions que l'on se pose à propos des langues sorties de leur lit ou parties au dehors ne pouvaient être abordées dans le présent dossier de *Diasporas*. Nous avons d'abord demandé à Lucette Valensi de nous emmener dans le TGM, ce petit train qui traversait la mosaïque ethnique et linguistique de la Tunisie coloniale, et à Georges-Elia Sarfati de réfléchir à la manière dont les dictionnaires d'aujourd'hui définissent les «juifs» ou le «sionisme».